

Canut Cécile et Sow Alioune (2014) Les voix de la migration. Discours, récits et productions artistiques, *Cahiers d'études africaines*, 213-214, pp. 9-25.

Detue Frédéric, Guidée Raphaëlle et Kunth Anouche (2017) Récits d'exilés. Projets, usages, lectures, *e-Migrinter*, 16, [en ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.926>

Nouss Alexis (2018) Littérature, exil, migration, *Hommes & migrations*, 1320, pp. 161-164.

Yene Fabien Didier (2010) *Migrant au pied du mur*, Paris, Éditions Seguir.

Emma Barrett Fiedler

Anthropologue, postdoctorante, CNRS, Max-Planck Institute, Göttingen, Allemagne ; emma_maeve@hotmail.fr

Alsadhan, Mohammad

Paroles syriennes en exil. Expériences, représentations et identités multiples – Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 2022 – 176 p.
ISBN : 978-2-36781-475-9

Malgré l'ampleur de l'exil vécu par la population syrienne depuis le début des années 2010, et tandis que celui-ci a fait l'objet d'un traitement médiatique important, encore très peu d'ouvrages lui ont été consacrés. L'arrivée des exilés syriens en France ne fait pas exception. La France partage pourtant des relations anciennes avec la Syrie, dont elle a été la puissance mandataire de 1920 à 1946. Ses gouvernements successifs ont par ailleurs multiplié les discours de soutien à la révolution syrienne et à ses exilés depuis 2011. Il est vrai que la présence d'exilés syriens dans le pays semble minime (autour de 50 000 personnes) comparativement à ce qu'elle est en Allemagne voisine (environ 1 million de personnes). En étudiant l'installation de Syriens en France, l'ouvrage de Mohammad Alsadhan vient donc donner un éclairage appréciable sur cette réalité. À partir d'une approche socio-linguistique, il analyse des « paroles syriennes en exil », qu'il a recueillies et traduites après avoir

rencontré des exilés syriens récemment arrivés en Occitanie.

Sa volonté d'exposer ces paroles et la volonté partagée par ses interlocuteurs de témoigner peuvent être comprises comme une conséquence de l'ouverture sans précédent de l'espace public syrien lors du soulèvement de 2011. Malgré la stricte censure du régime dirigé par Bachar al-Assad, la société syrienne a alors connu un vaste mouvement de prise de parole, aussi bien lors des manifestations que sur les réseaux sociaux ou dans le domaine artistique et médiatique. Cependant, faute d'intérêt de la part de la société française à l'égard de la Syrie et de ses exilés, ces paroles sont demeurées inaudibles. Dès la préface, la sociolinguiste Cécile Canut met ainsi en exergue l'importance de faire entendre des « paroles trop souvent occultées ». Avant et après l'exil, ces paroles sont synonymes de dignité, une dignité bafouée par la répression, la guerre et la migration forcée. La principale force de l'ouvrage est donc de nous permettre d'approcher l'expérience de l'exil à travers les récits incarnés des exilés. Plutôt que d'analyser de courts extraits d'entretien, l'auteur a choisi de nous présenter de longs passages, nous plongeant dans les pensées intimes de ses interlocuteurs. Il restitue ainsi toute la richesse linguistique de ces témoignages en prêtant une attention particulière aux proverbes du dialecte syrien.

Dans une brève introduction, Mohammad Alsadhan expose sa méthodologie. Ce travail linguistique n'aurait été possible sans la grande proximité qu'il partage avec ses interlocuteurs. En ce sens, son étude peut s'apparenter à une forme d'auto-ethnographie, par laquelle il analyse indirectement sa propre expérience de l'exil, comme on peut le percevoir dans de nombreux passages. On peut regretter cependant que les effets de sa position si particulière pendant l'enquête n'aient pas été analysés plus en détail. Il y propose ensuite un rapide résumé de l'histoire

contemporaine de la Syrie. Le premier chapitre analyse les récits des exilés sur leurs déplacements forcés, d'abord à l'intérieur de la Syrie, puis pour sortir de Syrie et se rendre jusqu'en France. Conformément aux caractéristiques de l'exil syrien en France, on y découvre à la fois des voyages réalisés en avion, après l'obtention d'un visa, et d'autres plus périlleux, en bateau à travers la Méditerranée. Le second chapitre aborde les questions de l'accueil en France et celle de l'espoir contrarié du retour en Syrie. Les exilés cités opèrent des comparaisons entre la France et d'autres pays d'exil qu'ils ont traversés, notamment les pays voisins de la Syrie décrits comme sensiblement moins accueillants. Il y est rappelé que la France est toutefois pour beaucoup un choix par défaut, n'ayant pu obtenir l'asile dans d'autres pays, un constat qui contredit clairement les théories alarmistes sur les migrations en France. On peut aussi y lire une forme d'évaluation de l'action publique par ses bénéficiaires, par le bas, lorsque les exilés remettent en question la prétendue efficacité et générosité de l'accueil institutionnel français. La question de l'installation est approfondie dans le chapitre suivant, dans lequel sont traités les thèmes de « l'intégration », de la langue et des identités. L'auteur présente différentes conceptions de l'intégration exprimées par ses interlocuteurs, qui émettent des craintes quant à l'affaiblissement de leur identité syrienne, qui leur semble menacée par le manque de reconnaissance de la société d'accueil. Cette menace est associée à deux sujets, transversaux dans l'ouvrage, que sont le sort de leurs enfants et le port du voile. Plusieurs témoignages partagent la crainte d'une « assimilation » des enfants qui perdraient leur identité syrienne. Le port du voile est décrit comme un objet régulier d'incompréhensions et de discriminations qui contrarient la volonté des femmes syriennes d'intégrer la société française. L'apprentissage de la langue est perçu comme un autre obstacle pour l'accès au travail et aux administrations, qui n'est

pas suffisamment pris en compte par les dispositifs d'enseignement destinés aux étrangers. Les deux derniers chapitres abordent, d'abord, les perceptions qu'ont les réfugiés syriens des représentations sociales les concernant, puis en miroir, les définitions qu'ils posent eux-mêmes sur leur situation. Contre les représentations médiatiques dévalorisantes, l'auteur insiste sur l'importance pour les exilés de s'auto-définir à partir de leurs propres catégories. L'analyse linguistique du vocabulaire arabe de la migration est ici particulièrement intéressante ; elle aurait mérité d'être développée dans les autres chapitres.

Si les qualités de cet ouvrage sont nombreuses, on peut toutefois noter l'absence de plusieurs éléments qui auraient pu favoriser la compréhension des témoignages. La place accordée à ces paroles dans l'ouvrage est tellement centrale qu'il s'apparente davantage à un recueil de témoignages, tant l'analyse académique semble disparaître derrière la force des récits. Presque aucune référence n'est faite à la littérature académique, que ce soit sur le conflit et l'exil syrien ou plus généralement sur les thématiques migratoires. Les extraits cités sont peu mis en contexte et ils s'enchaînent parfois sans être associés aux caractéristiques sociales de leurs émetteurs, ce qui donne l'impression d'une compilation. L'approche sociolinguistique, au cœur de l'ouvrage, n'est la plupart du temps qu'esquissée, sans que ne soit proposée une étude précise des mots des exilés en arabe et en français.

Transmettre la parole des exilés permet de sortir des catégories administratives et médiatiques réductrices en exposant la pluralité de leurs identités et les multiples difficultés de l'exil. Ces riches témoignages s'efforcent de dépasser l'indescriptible violence de la guerre et de l'exil. Ils restituent le caractère sensible de ces expériences. On y saisit l'étendue de la peur : peur de la violence en Syrie et de l'impossibilité du retour ou encore peur de l'islamophobie et de la xénophobie d'une partie de

la société française. On comprend, enfin, l'importance du sentiment de dignité, qui a été et demeure une des principales revendications des révolutionnaires syriens, avant et après l'exil.

Léo Fourn

Sociologue, postdoctorant, IRD, Université Paris Cité, Université Sorbonne Paris Nord, Inserm, CEPED, Paris, France ; membre du projet LIVE-AR financé par l'ERC ; membre de l'Institut Convergences Migrations ; leofourn@gmail.com

Agier, Michel

Les migrants et nous. Éloge de Babel. – Paris : CNRS Éditions, 2023. – 72 p. ISBN : 978-22-71147-60-8

Dans cet ouvrage, Michel Agier propose une réflexion actuelle sur la condition de migrant et sur les enjeux du cosmopolitisme. Le texte est une réédition d'une publication de 2016. L'auteur, dans ce texte court et percutant, présente les bases de sa réflexion sur ce que les chroniqueurs peuvent appeler les crises migratoires de 2015 et 2022. Ces crises, Michel Agier préfère les appréhender comme des moments européens pour mettre en perspective les discours sur le fait migratoire avec des réalités diverses, aussi politiques qu'individuelles. L'anthropologue approche donc le fait migratoire en effectuant un retour sur ses expériences de terrain, qui touchent à des situations de personnes en déplacement, mais aussi en interrogeant les réponses politiques qu'ont pu apporter divers pays européens, notamment la France et l'Allemagne. Après une introduction qui resitue, chiffres à l'appui, l'impact socio-économique de l'accueil de réfugiés (Syriens en 2015 et Ukrainiens en 2022), l'auteur interroge l'existence même de la cause des migrants.

Dans cette première partie, Michel Agier revient sur l'imbrication qui existe entre cause militante et cause des migrants, voire plus largement des étrangers. L'accueil ou

l'hospitalité, qui sont des interrogations importantes dans l'œuvre de l'auteur, ouvrent la voie à la définition d'un « nous » et d'un « eux » qui est relationnel (p. 15). Il pose ensuite la difficulté d'appréhension du fait migratoire qu'il définit aujourd'hui comme une masse d'individualités avec des histoires, des ressentis et des vécus différents qui rendent le fait migratoire complexe lorsqu'il s'agit de tisser des liens de solidarité, contrairement à ce qui a pu exister par le passé (l'accueil des boat people dans les années 1980).

À partir de cette interrogation relative à l'accueil, Michel Agier propose de revenir sur trois raisons mises en avant pour aider les personnes déplacées. La première est celle de la souffrance. L'aïdant se place ainsi en sauveur d'une personne qu'il positionne en victime et qui n'a rien à faire que recevoir l'aide donnée. Il s'agit d'un don qui n'attend pas de contre-don (Godelier, 1996) dans une relation asymétrique où le héros connaît mieux les besoins de la personne sauvée qu'elle-même. La seconde raison qui pousserait à venir en aide à autrui relève, selon l'auteur, de l'identification. Michel Agier met ici en garde contre les dangers du cosmopolitisme et de l'identification qui pourraient amener à nier la subjectivité de l'autre (Agier, 2013). La dernière cause présentée est celle qu'il nomme — à dessein — « exotique ». Celle-ci permet de porter l'altérité comme une valeur « bonne à penser » (p. 24). Le risque est ici d'esthétiser et de chosifier cet autre en oubliant les histoires, objets et lieux particuliers partagés par les migrants et les établis (p. 25) — des auteurs ont pu le montrer dans leurs travaux (Benarrosh-Orsoni, 2019). Michel Agier propose non pas de critiquer ces positionnements, mais de partir de ceux-ci pour réfléchir de manière épistémologique en interrogeant plutôt les mots à employer et le sens que ces derniers recouvrent. Les mots se superposent et les sens ne sont pas précis et généralement donnés de l'extérieur : migrants, immigrés, réfugiés, clandestins sont les termes sur lesquels l'auteur